

*Sussex, Angleterre, mai 1914*

La voix de son père déchira le silence. Retentissante, elle franchit les portes fermées du salon, remonta le couloir et fit vibrer les murs lambrissés de chêne doré. De là où elle se tenait, dans l'escalier, la jeune fille distinguait seulement sa silhouette, qui se découpait sur les portes vitrées de la pièce. La silhouette d'un homme furieux qui faisait les cent pas. Elle descendit prudemment les dernières marches, puis se dirigea sur la pointe des pieds vers une entrée latérale. Par cette belle soirée du mois de mai, l'air qui vint caresser sa peau était frais et piquant. Le soleil, qui avait brillé pendant des heures, s'attardait encore dans le ciel, et quelques oiseaux, ne sachant pas très bien quand cette longue journée s'achèverait, continuaient à chanter.

Elizabeth Summer traversa résolument la terrasse dallée et descendit les marches de l'escalier en demi-cercle jusqu'à une étendue d'herbe fraîchement tondue. Son parfum était agréable, et elle dut se retenir de relever sa robe pour danser sur l'immense pelouse. C'était le soulagement qui la grisait ainsi, le soulagement d'avoir fui la maison et son hostilité. Dès son plus jeune âge, elle s'était sentie prisonnière. La discorde familiale était permanente. L'union de ses parents était ce que l'on appelait autrefois un mariage de convenance, mais Elizabeth n'aurait jamais su dire à qui il

convenait. Le couple mal assorti qu'ils formaient était une plaie, un nuage immuable suspendu au-dessus de tout ce qui se trouvait dans la maison.

Oncle Henry avait fait quelque chose de mal, apparemment. Quelque chose qui avait un rapport avec le ruisseau qui faisait le tour de leurs domaines respectifs. Un acte délibéré, de pure malveillance, avait rugi son père. Quoi qu'il en soit, elle ne voulait pas être mêlée à tout cela. Elle s'arracha à ces pensées et traversa la pelouse aussi vite que le lui permettait sa jupe étroite. Son passage rapide dérangerait l'un des paons de concours de son père, Joshua : l'oiseau poussa un cri rauque pour manifester son mécontentement et s'envola pour aller se poser sur le bord d'un bassin en pierre au centre de la pelouse, où il fit la roue d'un air irrité. Il avait de la chance que les jardiniers n'aient pas encore allumé la fontaine, sans quoi il aurait pu finir encore plus agacé. Le beau temps était arrivé sans prévenir, et avait pris de court le personnel. Les roses qui grimpaient sur la pergola reliant la pelouse au jardin potager s'ouvraient déjà, embaumant l'air de leur parfum entêtant.

Elle passa sous la grande arche qui donnait sur l'immense bande de terre où poussaient les fruits et les légumes qui nourrissaient tout Summerhayes, et sentit sa brique rouge bourdonner de la chaleur de la journée. La tension qu'Elizabeth ressentait commença à se dissiper et ses muscles se décontractèrent dans la chaleur que la brique réverbérait. La journée avait été difficile. L'humeur de son père, toujours imprévisible, avait explosé avec une telle fureur que les murs de la maison en avaient tremblé. En pareils moments, elle avait pour habitude de trouver du réconfort dans son atelier, la peinture et les toiles la transportant dans un monde très éloigné de la vie quotidienne à Summerhayes. Cependant, aujourd'hui, elle n'avait pas pu compter sur la peinture. Pas du tout.

Elle s'arrêta et tendit l'oreille, de jeunes voix qui flottaient dans l'air immobile parvenaient jusqu'à elle. Elle distinguait à peine, derrière des arceaux de pois de senteur plantés parmi les pommes de terre, les choux et les oignons, les silhouettes de William et de son compagnon. Ils remontaient le sentier gravillonné perpendiculaire à l'allée dans laquelle elle se trouvait. Il était tard, trop tard pour qu'ils soient dehors. Ils ignoraient le couvre-feu qui leur avait été imposé quand Oliver était arrivé pour passer les longues vacances scolaires avec le frère d'Elizabeth.

— Vous feriez mieux de rentrer ! leur cria-t-elle tandis que les garçons avançaient sur la croix de gravier qui divisait le jardin potager. Papa est dans une colère noire, et vous allez avoir des ennuis s'il voit que vous êtes encore dehors.

— Nous sommes descendus au bassin, répondit Oliver. Nous sommes allés voir où ça en était, mais cela ne s'est pas beaucoup amélioré. Au contraire, même : on dirait un borbier.

— Le ruisseau a arrêté de couler, dit le frère d'Elizabeth. Du moins, je crois que c'est ça, le problème. Le bassin n'est plus un bassin. C'est un vrai désastre.

Ils étaient maintenant suffisamment près d'elle pour qu'elle vît leurs pantalons malpropres et leurs pans de chemises flottants, sans aucun doute le résultat de leur exploration.

— Vous êtes dans un état abominable. Si Papa vous voit, vous serez punis, c'est sûr. Faites en sorte d'entrer discrètement, sans faire de bruit.

— Pourquoi est-il en colère ?

Bien souvent, les accès de colère de leur père semblaient n'avoir ni rime ni raison. Comme elle ne répondait pas, William demanda :

— C'est oncle Henry ?

Elle hocha la tête.

— Il a dû faire quelque chose au ruisseau, poursuivit-il. Il avait bien dit qu'il le ferait si les jardiniers continuaient à prendre de l'eau.

Dans la douce lumière du soir, son frère faisait plus que ses quatorze ans.

— Je ne vois pas pourquoi il ferait une chose pareille, dit Oliver d'un ton tranchant. Il y a un ruisseau d'un mètre de profondeur qui longe les deux domaines... Il y a de l'eau pour tout le monde.

— Tu ne connais pas oncle Henry.

*Mais si tu le connaissais*, pensa Elizabeth, *tu comprendrais que ses actes sont parfaitement cohérents*. Si quoi que ce fût pouvait entraver ou anéantir les projets de son beau-frère, Henry Fitzroy le ferait.

— Allez, tous les deux, filez. Dépêchez-vous, et passez par la porte de service. Avec un peu de chance, personne ne vous verra.

— À tous les coups, le paternel sera encore en train de hurler et il ne remarquera même pas que nous étions sortis.

William devenait effronté. C'était l'influence de son ami, plus direct, et cela ne plairait pas à leur père, qui n'apprécierait pas davantage le moindre signe de rébellion. Joshua le dirigeait d'une main de fer et, jusqu'à présent, le frère d'Elizabeth, de nature docile, s'était plié à la volonté de ses parents, se tournant vers sa mère pour trouver du réconfort.

Toutefois, leur mère Alice semblait maintenant avoir un rival : Oliver était devenu son plus proche confident. William avait été très malheureux au collège – un collègue que leur père avait tenu à ce qu'il fréquente –, jusqu'à l'arrivée d'Oliver, au début de l'hiver. Olly, comme l'appelait William, s'était avéré être son sauveur, et le changement qu'Elizabeth constatait chez son frère était extraordinaire. Elle comprenait pourquoi ils s'aimaient bien, comment ils

avaient appris à compter l'un sur l'autre. Au collège, ils étaient tous les deux en marge, méprisés par leurs professeurs autant que par leurs camarades : William parce qu'il était le fils d'un fabricant de boutons, Oliver parce qu'il était le fils d'un avocat juif.

— Tu rentres avec nous ?

Le soleil déclinait rapidement et William commençait à avoir l'air inquiet.

— Je vous rejoins dans un petit moment. J'ai envie d'aller jeter un coup d'œil au bassin par moi-même.

— Il va te falloir des bottes, l'avertit son frère.

— Et une robe beaucoup plus courte, plaisanta Oliver.

— Ne vous en faites pas. Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle les chassa d'un geste de la main et poursuivit son chemin sur l'étroit sentier de gravier qui contournait les différentes dépendances : il passait devant le bâtiment des chaudières, le cottage, la serre où poussaient la rhubarbe, les endives et le chou marin de Summerhayes, et enfin devant le bureau de M. Harris, le jardinier en chef. Elle observa le petit groupe de bâtiments. Blottis les uns contre les autres, ils formaient un tableau charmant mais le confort y était limité. La seule fois où elle s'y était rendue – pour une raison ou pour une autre, elle s'était trouvée dans la cabane à outils –, elle avait tout de suite vu que, pour les ouvriers, on ne gaspillait pas l'électricité. L'intérieur était sombre, les fenêtres petites et ne laissant entrer que peu la lumière du jour. Il y faisait aussi humide et froid, car il n'y avait que M. Harris qui bénéficiait d'une cheminée, son seul luxe dans une chambre au plancher nu et aux meubles vétustes.

Elle passa sous une autre grande arche de brique et arriva dans la Jungle. C'était le nom que William et elle avait donné à l'endroit. Leur père insistait pour l'appeler le Jardin exotique, mais dès le début, ils l'avaient vu comme la Jungle,

un lieu où ils passaient le plus de temps possible, pour se cacher de leur nourrice ou, plus tard, de leur précepteur et de la gouvernante, et pour se cacher l'un de l'autre.

Soudain, elle s'arrêta net. Quelque chose n'allait pas. Elle resta là un moment, puis elle comprit ce qui manquait : elle aurait dû entendre l'éclaboussement de l'eau contre les pierres. Un ruisseau coulait sur sa gauche et tombait en cascade dans le bassin. Cependant, il n'y avait aucun bruit d'eau, aucun bruit du tout. Le jardin semblait s'être immobilisé, et un calme inquiétant y régnait. Elizabeth prit une profonde inspiration, puis elle traversa la haie de lauriers, l'arche vivante qui marquait l'entrée du jardin le plus cher à son père, et elle comprit tout de suite ce que William avait voulu dire.

Une petite partie du projet avait déjà été réalisée. Un chemin dallé avait été posé pour offrir une promenade agréable dans un espace qui était réservé au soleil, et des herbes aromatiques avaient été plantées dans les interstices entre les dalles. De part et d'autre du chemin, d'innombrables parterres de plantes méditerranéennes auraient leur place, et finiraient par s'épanouir à foison. Sur l'un des côtés du bassin, un petit pavillon d'été en silex du Sussex et en pierre avait été construit, et ses bancs en bois donnaient sur la terrasse et les colonnes de ce qui serait un jour un temple classique, de l'autre côté de l'eau.

Elle voyait ses fondations de là où elle se tenait. Elles étaient achevées, et plusieurs colonnes avaient déjà été façonnées et étaient couchées sur le côté, comme des membres de marbre géants qui auraient été détachés de leur corps. Cependant, le magnifique bassin, censé refléter l'élégance du temple, n'était guère plus qu'un étang boueux, et la statue que son père avait commandée – un dauphin dont le rostre faisait jaillir un flot d'eau constant – s'élevait, étrange et solitaire, d'entre les ruines.

Quelque part, au loin, un chien poussa un hurlement. Un son surnaturel qui s'achemina jusqu'à elle dans l'air opaque du soir. Les poils sur sa nuque se dressèrent, mais elle se rendit compte presque aussitôt que cela venait d'Amberley, que c'était l'un des chiens de chasse de son oncle, qui avait poussé ce hurlement, et elle n'y pensa plus. Avançant avec précaution sur les dalles, elle dut soulever sa jupe pour qu'elle ne traîne pas dans la vase, puis elle fit lentement le tour du grand ovale d'eau sale. Elle était arrivée à l'angle ouest du temple quand un bruit, beaucoup plus proche d'elle, cette fois, la fit sursauter.

La faune était prolifique dans le jardin et, l'espace d'un instant, elle songea que c'était un renard qui se déplaçait furtivement entre les grands arbres qui poussaient derrière le temple, se dirigeant peut-être vers la Jungle pour aller chercher sa pitance ; mais elle entendit alors une toux. Un homme. Puis des pas, discrets mais nettement reconnaissables. L'heure tardive lui importa soudain. Elle n'aurait pas dû être là. Sa mère l'avait prévenue que le domaine n'était pas un endroit sûr, que rien ne pouvait empêcher un passant curieux d'escalader le mur d'un mètre quatre-vingts pour profiter un peu de Summerhayes. Elle fit un pas en arrière, prête à s'enfuir. La pénombre du crépuscule était tombée sur le jardin, et les arbres qui se dressaient derrière le temple en construction projetaient des ombres encore plus noires sur son chemin. Des brindilles craquèrent, il y eut un bruissement dans le sous-bois.

Elizabeth fit volte-face.